

“CETTE ÉPIDÉMIE DISPERSÉ LA FUMÉE DE L’ILLUSION”

VALEURS ACTUELLES - 9 avril 2020

Alors que le monde entier est percuté par le coronavirus, le cardinal Robert Sarah, confiné au Vatican, analyse les ressorts de cette crise absolument inédite.

Propos recueillis par Charlotte d’Ornellas

Que vous inspire la crise du coronavirus?

Ce virus a agi comme un révélateur. En quelques semaines, la grande illusion d’un monde matérialiste qui se croyait tout-puissant semble s’être effondrée. Il y a quelques jours, les politiciens nous parlaient de croissance, de retraites, de réduction du chômage. Ils étaient sûrs d’eux. Et voilà qu’un virus, un virus microscopique, a mis à genoux ce monde qui se regardait, qui se contemplait lui-même, ivre d’autosatisfaction parce qu’il se croyait invulnérable. La crise actuelle est une parabole. Elle révèle combien tout ce en quoi on nous invitait à croire était inconsistant, fragile et vide. On nous disait: vous pourrez consommer sans limites! Mais l’économie s’est effondrée et les Bourses dévissent. Les faillites sont partout. On nous promettait de repousser toujours plus loin les limites de la nature humaine par une science triomphante. On nous parlait de PMA, de GPA, de transhumanisme, d’humanité augmentée. On nous vantait un homme de synthèse et une humanité que les biotechnologies rendraient invincible et immortelle. Mais nous voilà affolés, confinés par un virus dont on ne sait presque rien. L’“épidémie” était un mot dépassé, médiéval. Il est soudain devenu notre quotidien.

Je crois que cette épidémie a dispersé la fumée de l’illusion. L’homme soi-disant tout-puissant apparaît dans sa réalité crue. Le voilà nu. Sa faiblesse et sa vulnérabilité sont criantes. Le fait d’être confinés à la maison nous permettra, je l’espère, de nous tourner de nouveau vers les choses essentielles, de redécouvrir l’importance de nos rapports avec Dieu, et donc la centralité de la prière dans l’existence humaine. Et, dans la conscience de notre fragilité, de nous confier à Dieu et à sa miséricorde paternelle.

Est-ce une crise de civilisation?

J’ai souvent répété, en particulier dans mon dernier livre, *Le soir approche et déjà le jour baisse*, que la grande erreur de l’homme moderne était de refuser de dépendre. Le moderne se veut radicalement indépendant. Il ne veut pas dépendre des lois de la nature. Il refuse de se faire dépendant des autres en s’engageant par des liens définitifs comme le mariage. Il considère comme humiliant de dépendre de Dieu. Il s’imagine ne rien devoir à personne. Refuser de s’inscrire dans un réseau de dépendance, d’héritage et de filiation nous condamne à entrer nus dans la jungle de la concurrence d’une économie laissées elle-même.

Mais tout cela n’est qu’illusion. L’expérience du confinement a permis à beaucoup de redécouvrir que nous dépendons réellement et concrètement les uns des autres. Quand tout s’effondre, seuls demeurent les liens du mariage, de la famille, de l’amitié. Nous avons redécouvert que, membres

d'une nation, nous sommes liés par des liens invisibles mais réels. Nous avons surtout redécouvert que nous dépendons de Dieu.

Parleriez-vous de crise spirituelle?

Avez-vous remarqué la vague de silence qui a déferlé sur l'Europe? Brusquement, en quelques heures, même nos villes bruyantes se sont apaisées. Nos rues souvent grouillantes de monde et de machines sont aujourd'hui désertes, silencieuses. Beaucoup se sont retrouvés seuls, en silence, dans des appartements qui sont devenus comme autant d'ermitages ou de cellules monacales.

Quel paradoxe ! Il aura fallu un virus pour que nous nous taisions. Et tout d'un coup nous avons pris conscience que notre vie était fragile. Nous avons réalisé que la mort n'était pas loin. Nos yeux se sont ouverts. Ce qui nous préoccupait : nos économies, nos vacances, les polémiques médiatiques, tout cela nous est apparu secondaire et vain. La question de la vie éternelle ne peut manquer de se poser quand on nous annonce tous les jours un grand nombre de contagions et de décès. Certains paniquent. Ils ont peur. D'autres refusent de voir l'évidence. Ils se disent: c'est un mauvais moment à passer. Tout recommencera comme avant.

Et si, tout simplement, dans ce silence, cette solitude, ce confinement, nous osions prier? Si nous osions transformer notre famille et notre maison en église domestique. Une église est un lieu sacré qui nous rappelle qu'en cette maison de prière tout doit être vécu en cherchant à orienter toute chose et tout choix vers la Gloire de Dieu. Et si, tout simplement, nous osions accepter notre finitude, nos limites, notre faiblesse de créature? J'ose vous inviter à vous tourner vers Dieu, vers le Créateur, vers le Sauveur. Lorsque la mort est si massivement présente, je vous invite à vous poser la question: la mort est-elle vraiment la fin de tout? ou bien n'est-elle pas un passage, douloureux certes, mais qui débouche sur la vie? C'est pour cela que le Christ ressuscité est notre grande espérance. Regardons vers Lui. Attachons-nous à Lui. Il est la Résurrection et la Vie. Qui croit en Lui, même s'il meurt, vivra, et quiconque vit et croit en Lui ne mourra jamais (Jn 11,25-26). Ne sommes-nous pas comme Job dans la Bible? Appauvris de tout, les mains vides, le coeur inquiet: que nous reste-t-il? La colère contre Dieu est absurde. Il nous reste l'adoration, la confiance et la contemplation du mystère.

Si nous refusons de croire que nous sommes le fruit d'un vouloir amoureux de Dieu tout-puissant, alors tout cela est trop dur, alors tout cela n'a pas de sens. Comment vivre dans un monde où un virus frappe au hasard et fauche des innocents ? Il n'y a qu'une réponse : la certitude que Dieu est amour et qu'il n'est pas indifférent à notre souffrance. Notre vulnérabilité ouvre notre cœur à Dieu et elle incline Dieu à nous faire miséricorde.

Je crois qu'il est temps d'oser ces mots de foi. Le temps est fini des fausses pudeurs et des hésitations pusillanimes. Le monde attend de l'Église une parole forte, la seule parole qui donne l'Espérance et la confiance, la parole de la foi en Dieu, la parole que Jésus nous a confiée.

Que doivent faire les prêtres dans cette situation?

Le pape a été très clair. Les prêtres doivent faire tout ce qu'ils peuvent pour demeurer proches des fidèles. Ils doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour assister les mourants, sans compliquer la tâche des soignants et des autorités civiles. Mais personne n'a le droit de priver un malade ou un mourant de l'assistance spirituelle d'un prêtre. C'est un droit absolu et inaliénable. En Italie, le clergé a déjà payé un lourd tribut. Soixante-quinze prêtres sont morts en portant assistance aux malades.

Mais je crois aussi que de nombreux prêtres redécouvrent leur vocation à la prière et à l'intercession au nom du peuple entier. Le prêtre est fait pour se tenir constamment devant Dieu pour

l'adorer, le glorifier et le servir. Ainsi, dans les pays confinés, les prêtres se retrouvent dans la situation inaugurée par Benoît XVI. Ils apprennent à passer leurs journées dans la prière, la solitude et le silence offerts pour le salut des hommes. S'ils ne peuvent physiquement tenir la main de chaque mourant comme ils le voudraient, ils découvrent que, dans l'adoration, ils peuvent intercéder pour chacun. J'aimerais que les malades, les personnes isolées et en détresse ressentent cette présence sacerdotale mystérieuse. En ces jours terribles, personne n'est seul, personne n'est abandonné. Auprès de chacun, le Bon Pasteur veille. Au nom de chacun, l'Église veille et intercède comme une mère. Les prêtres peuvent redécouvrir leur paternité spirituelle à travers la prière continuelle. Ils redécouvrent leur identité profonde: ils ne sont pas d'abord des animateurs de réunions ou de communautés, mais des hommes de Dieu, des hommes de prière, des adorateurs de la Majesté de Dieu et des contemplatifs.

Parfois, à cause du confinement, ils célèbrent la messe dans la solitude. Ils mesurent alors l'immense grandeur du sacrifice eucharistique qui n'a pas besoin d'une assistance nombreuse pour produire ses fruits. Par la messe, le prêtre touche le monde entier. Comme Moïse et comme Jésus lui-même, les prêtres redécouvrent la puissance de leur intercession, leur fonction de médiateur entre Dieu et l'homme. Certes, en célébrant l'eucharistie, ils n'ont plus le peuple de Dieu devant eux. Alors, qu'ils tournent leur regard vers l'Orient. Car « c'est de l'orient que vient la propitiation. C'est de là que vient l'homme dont le nom est Orient, qui est devenu médiateur entre Dieu et les hommes. Par là, vous êtes donc invités à toujours regarder vers l'orient, où se lève pour vous le Soleil de justice, où la lumière apparaît toujours pour vous », nous dit Origène dans une homélie sur le Lévitique. Il faudra se souvenir de tout cela après la crise pour ne pas retomber dans une vaine agitation.

Et les fidèles?

Les chrétiens aussi expérimentent très concrètement la communion des saints, ce lien mystérieux qui unit tous les baptisés dans la prière silencieuse et le face-à-face avec Dieu. Il est important de redécouvrir combien peut être précieuse l'habitude de lire la Parole de Dieu, de réciter le chapelet en famille et de consacrer du temps à Dieu, dans une attitude de don de soi, d'écoute et d'adoration silencieuse. Habituellement, on évalue l'utilité d'une personne à son influence, sa capacité d'action voire d'agitation. Tout d'un coup, nous voilà tous remis à égalité. Nous voudrions être utiles, servir à quelque chose. Mais nous ne pouvons que prier, nous encourager mutuellement, nous supporter les uns les autres. Il est temps de redécouvrir la prière personnelle. Il est temps de réentendre Jésus nous dire: « Quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme ta porte et prie ton Père qui est là, dans le secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (Mt 6,6). Il est l'heure de redécouvrir la prière en famille. Il est l'heure, pour les pères de famille, d'apprendre à bénir leurs enfants. Les chrétiens, privés de l'eucharistie, mesurent combien la communion était une grâce pour eux. Je les encourage à pratiquer l'adoration depuis chez eux, car il n'y a pas de vie chrétienne sans vie sacramentelle. Au milieu de nos villes et de nos villages, le Seigneur demeure présent. Parfois aussi l'héroïsme est demandé aux chrétiens: quand les hôpitaux demandent des volontaires, quand il faut s'occuper des personnes isolées ou à la rue.

Qu'est-ce qui doit changer?

Certains disent: plus rien ne sera comme avant. Je l'espère. Mais je crains plutôt que tout ne recommence comme avant car, tant que l'homme ne revient pas à Dieu de tout son cœur, sa marche vers le gouffre est inéluctable.

Nous mesurons en tout cas combien le consumérisme mondialisé a isolé les individus et les a réduits à l'état de consommateurs livrés à la jungle du marché et de la finance. La mondialisation, qu'on nous avait promise heureuse, s'est révélée un leurre. Dans les épreuves, les nations et les familles font corps. Mais les coalitions d'intérêts se débandent. La crise actuelle démontre qu'une société ne peut être fondée sur des liens économiques. Nous prenons conscience de nouveau d'être une nation, avec ses frontières, que nous pouvons ouvrir ou fermer pour la défense, la protection et la sécurité de nos populations. Au fondement de la vie de la Cité, on trouve des liens qui nous précèdent: ceux de la famille et de la solidarité nationale. Il est beau de les voir ressurgir aujourd'hui. Il est beau de voir les plus jeunes prendre soin des anciens. Il y a quelques mois, on parlait d'euthanasie et certains voulaient se débarrasser des grands malades et des handicapés. Aujourd'hui, les nations se mobilisent pour protéger les personnes âgées. On voit ressurgir des cœurs l'esprit de don de soi et de sacrifice. On a l'impression que la pression médiatique nous avait contraints à cacher la meilleure part de nous-mêmes. On nous avait appris à admirer les "gagnants", les "loups", ceux qui réussissaient, quitte à écraser les autres au passage. Voilà que soudain on admire et applaudit avec respect et gratitude les aides-soignantes, les infirmières, les médecins, les volontaires et les héros du quotidien. Tout d'un coup, on ose acclamer ceux qui servent les plus faibles. Notre temps avait soif de héros et de saints, mais il le cachait et en avait honte.

Serons-nous capables de garder cette échelle de valeurs? Serons-nous capables de refonder nos cités sur autre chose que la croissance, la consommation et la course à l'argent? Je crois que nous serions coupables si, au sortir de cette crise, nous replongions dans les mêmes erreurs. Cette crise démontre que la question de Dieu n'est pas seulement une question de conviction privée, elle interroge le fondement de notre civilisation.

La dernière fois que vous avez pris la parole, c'était lors de la sortie de votre livre, écrit avec la participation de Benoît XVI. Quel regard portez-vous sur cette période houleuse?

J'ai été très frappé par la violence et les calomnies grossières qui se sont déchaînées dès la sortie du livre *Des profondeurs de nos cœurs*. Avec Benoît XVI, nous avons voulu ouvrir un débat de fond, une réflexion sereine, objective et théologique sur le sacerdoce et le célibat, en nous appuyant sur la Révélation et les données historiques. Nous nous sommes trouvés face à des accusations haineuses, mensongères et diffamantes. On a tenté de salir les personnes. On a voulu nous disqualifier en nous faisant passer pour des naïfs, victimes d'une manipulation éditoriale. J'ai lu beaucoup d'invectives et d'injures, mais très peu de réflexion théologique et pastorale et surtout très peu de comportements chrétiens.

Pourtant, avec Benoît XVI, nous faisons des propositions audacieuses de réforme du mode de vie des prêtres. Personne n'a relevé ni commenté ce que je crois être les pages les plus importantes de notre réflexion, celles qui concernent le nécessaire renoncement aux biens matériels de la part des prêtres, celles qui appellent à une réforme fondée sur la recherche de la sainteté et la vie de prière des prêtres, celles qui invitent à « se tenir devant Toi et Te servir ». Le prêtre doit être une personne pleine de rectitude, vigilante, qui se tient droite. À tout cela s'ajoute la nécessité de servir Dieu et les hommes. Notre livre se voulait spirituel, théologique et pastoral, les médias et quelques experts autoproclamés en ont fait une lecture politique et dialectique. Maintenant que les polémiques stériles se sont dissipées, peut-être pourra-t-on enfin le lire vraiment? Peut-être pourra-t-on en discuter paisiblement?

Bien entendu, j'ai souffert pendant cette période, j'ai ressenti vivement les attaques contre Benoît XVI. Mais au fond, j'ai surtout été blessé de constater à quel point la haine, le soupçon et la

division ont envahi l'Église sur une question aussi fondamentale et aussi capitale pour la survie du christianisme : le célibat sacerdotal.

Le grand absent des réactions a été Benoît XVI lui-même. Sait-on comment il a traversé cette période?

Il en a été profondément peiné. Mais sa souffrance, il l'a assumée, dans le silence, la prière et l'offrande de lui-même pour la sanctification de l'Église.

Dans son exhortation postsynodale, le pape François n'a même pas abordé la question du célibat des prêtres. En êtes-vous satisfait?

Le pape François est fidèle à lui-même et aux trésors de l'Église. Bien avant le synode sur l'Amazonie, il avait affirmé : « Je préfère donner ma vie que de changer la loi du célibat. » Avec Benoît XVI, nous avons écrit ce livre sans savoir s'il sortirait avant ou après l'exhortation apostolique. Notre réflexion a voulu être autonome, sans lien avec les conclusions du synode. Nous l'avons conçue dans un esprit de profonde obéissance filiale au Saint-Père. Nous voulions remplir notre devoir d'évêque : apporter au pape et à nos frères dans l'épiscopat une réflexion apaisée et mûrie dans la prière. J'ai fait porter ce livre au Saint-Père dès son impression. Nous voulions aussi soutenir les prêtres ébranlés et blessés par les remises en cause du sacerdoce. Je reçois tous les jours des témoignages bouleversants de prêtres et d'évêques qui me disent combien ces lignes les ont réconfortés et ramenés au fondement de leur vie sacerdotale donnée pour l'Église.

Diriez-vous alors que certains ont eu la tentation d'utiliser l'Amazonie comme prétexte à des revendications idéologiques?

Au lendemain de la publication de l'exhortation apostolique *Querida Amazonia* du pape François, certains prélats ont manifesté de la déception et du dépit. Ils n'étaient pas inquiets pour les peuples d'Amazonie, mais déçus parce que l'Église, selon eux, aurait dû profiter de cette occasion pour se mettre au diapason du monde moderne. On a bien vu à ce moment que la question amazonienne avait été instrumentalisée. On avait utilisé la détresse des pauvres pour promouvoir des projets idéologiques. Je dois avouer qu'un tel cynisme m'attriste profondément. Au lieu de travailler à faire découvrir aux peuples de l'Amazonie la profondeur et la richesse uniques de la personne de Jésus-Christ et de son message de Salut, on a voulu "amazoniser" Jésus-Christ et lui faire épouser les croyances et pratiques des indigènes amazoniens, en leur proposant un sacerdoce à taille humaine adapté à leur situation. Les peuples de l'Amazonie, comme ceux d'Afrique, ont besoin d'un Christ crucifié, « scandale pour les juifs, folie pour les païens », vrai Dieu et vrai homme, qui est venu sauver les hommes marqués par le péché, leur donner la Vie et les réconcilier entre eux et avec Dieu, en faisant la paix par le sang de sa Croix. Il vient sauver tout homme profondément marqué par le péché.

Comment analysez-vous la tendance à opposer des courants, voire des hommes, au sein de l'Église?

À la sortie de votre livre, certains ont même évoqué une "guerre des papes"...

J'en suis très peiné et attristé. Cette maladie qui consiste à réduire l'Église à un champ de bataille politique finit par gagner les chrétiens et les clercs eux-mêmes. Dans les médias et les réseaux sociaux, chacun commente, juge et parfois condamne ou insulte. Cette attitude provient d'un regard naturaliste. Beaucoup ne voient pas que l'Église est d'abord un mystère. Elle est la continuation sur terre de la présence du Christ. Elle doit être le lieu de la charité, de la commu-

nion et de l'unité dans la foi. Si nous ne retrouvons pas un peu de bienveillance, le Christ ne sera pas au milieu de nous et alors nous rendrons l'Église inféconde. Si la haine, le soupçon et le ressentiment s'infiltrèrent parmi nous, nous mourrons. Comment serions-nous crédibles si nous n'avons pas entre nous le minimum de charité? Comment serions-nous crédibles si nous ne savons pas nous demander mutuellement pardon?

L'Église est une, mais les fidèles voient qu'il y a des tendances différentes voire opposées, des points de désaccord entre les hommes d'Église. Comprenez-vous leur potentielle inquiétude?

L'unité de l'Église est d'abord fondée sur la prière. Si nous ne prions pas ensemble, nous serons toujours divisés. J'aimerais que les synodes soient davantage des temps de prière commune et non un champ de bataille idéologique ou politique. J'aimerais que la vie de la curie romaine soit davantage marquée par une vie commune de prière et d'adoration. J'aimerais que la vie de toute l'Église soit d'abord une vie de prière commune. Je suis persuadé que la prière est notre premier devoir de prêtre. De la prière naîtra l'unité. De la prière surgit la vérité.

Mais l'unité des catholiques n'est pas une simple affection sentimentale. Elle se fonde sur ce que nous avons en commun: la Révélation que le Christ nous a laissée. Si chacun défend son opinion, sa nouveauté, alors la division se répandra partout. La source de notre unité nous précède. La foi est une, c'est elle qui nous unit. L'hérésie est le véritable ennemi de l'unité. Je suis frappé de constater que le subjectivisme hystérise les débats. Si l'on croit à la vérité, on peut la chercher ensemble, on peut même avoir des débats francs entre théologiens, mais les cœurs demeurent apaisés. On sait bien qu'à la fin la vérité apparaît. Au contraire, quand on remet en cause l'objectivité intangible de la foi, alors tout se transforme en rivalités de personnes et en luttes de pouvoir. La dictature du relativisme, parce qu'elle détruit la confiance paisible en la vérité révélée, empêche un climat de sereine charité entre les hommes.

Prenons l'exemple de l'ordination des hommes mariés. Deux tiers des évêques du synode le réclamaient pour l'Amazonie, le pape Benoît XVI et vous-même le redoutiez...

Nous ne devons pas avoir peur. L'Église est comme la barque des apôtres que nous décrit l'Évangile : souvent dans la tempête, parfois au bord du naufrage, mais jamais submergée. Le Christ est dans la barque avec nous, même s'il semble dormir. Je veux demander aux chrétiens de rester calmes et confiants. La foi ne change pas, les sacrements ne changent pas. Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui et pour les siècles. La vie divine se transmet malgré nos erreurs et nos péchés. Les clercs se sont souvent disputés. Dieu est plus puissant que nos mesquineries humaines. Si chacun défend son opinion, sa nouveauté, sa manière d'inculturer la Révélation et les trésors de la Tradition de l'Église, alors la division se répandra partout et la division s'installera parmi les fidèles. Nous devons au peuple chrétien un enseignement clair, ferme et stable. Comment accepter que les conférences épiscopales se contredisent? Là où règne la confusion, Dieu ne peut habiter!

L'unité de la foi suppose l'unité du magistère dans l'espace et dans le temps. Quand un enseignement nouveau nous est donné, il doit toujours être interprété en cohérence avec l'enseignement qui précède. Si nous introduisons des ruptures et des révolutions, nous brisons l'unité qui régit la sainte Église à travers les siècles. Cela ne signifie pas que nous soyons condamnés au fixisme. Mais toute évolution doit être une meilleure compréhension et un approfondissement du passé. L'herméneutique de réforme dans la continuité que Benoît XVI a si clairement enseignée est une condition sine qua non de l'unité.

Ceux qui annoncent à grand fracas le changement et la rupture ne cherchent pas le bien du troupeau. Notre unité se forgera autour de la vérité de la doctrine catholique. Il n'y a pas d'autres moyens. Quel cadeau plus merveilleux à offrir à l'humanité que la vérité de l'Évangile, et un sacerdoce tel que le Christ et les apôtres l'ont vécu?

Que pensez-vous du processus synodal en cours en Allemagne? Des cardinaux ont dénoncé le risque de “protestantisation” de cette Église...

Ce qui se passe en Allemagne est terrible. On a l'impression que les vérités de la foi et les commandements de l'Évangile vont être mis aux voix. De quel droit pourrions-nous décider de renoncer à une partie de l'enseignement du Christ? Je sais que beaucoup de catholiques allemands souffrent de cette situation. Comme l'a souvent dit Benoît XVI, l'Église d'Allemagne est trop riche. Avec l'argent on est tenté de tout faire : changer la Révélation, créer un autre magistère, une Église non plus une, sainte, catholique et apostolique, mais allemande. Le risque pour elle est de se penser comme une des institutions du monde. Comment dès lors ne finirait-elle pas par penser comme le monde?

Je voudrais inviter mes frères allemands à faire l'expérience de la pauvreté, à renoncer aux subventions de l'État. Une Église pauvre n'aura pas peur de la radicalité de l'Évangile. Je crois que, souvent, nos liens avec l'argent ou le pouvoir séculier nous rendent frileux ou même lâches pour annoncer la Bonne Nouvelle. Derrière ce débat se pose la question de la nature surnaturelle de la foi. Être chrétien n'est pas seulement un complément spirituel pour une vie séculière, un aspect du développement personnel dont les hommes contemporains stressés sont friands. Être chrétien, c'est laisser Dieu lui-même faire irruption dans nos vies et nous changer. Nous ne faisons pas notre marché dans l'ensemble des croyances et des pratiques spirituelles. Nous recevons intégralement et totalement l'évènement surnaturel de la Révélation divine. Il s'impose à nous. Il bouleverse nos vies.

Sur les questions internes à l'Église, il existe aujourd'hui des débats. Le pape François a déclaré ne pas craindre le schisme. Vous non plus? Comment pourrait-on ramener l'unité?

Cela n'est possible que par une priorité donnée à la prière et à l'adoration. Ensemble nous y apprendrons la fidélité intégrale à la doctrine catholique vécue dans la plus grande charité.

L'Église est secouée de toutes parts. Des batailles internes aux affaires de pédophilie en passant par son apparente inadéquation au monde moderne... Que se passe-t-il?

Nous vivons une crise profonde. Mais cette crise est d'abord une crise de la foi et une profonde crise du sacerdoce. Les crimes abominables des prêtres en sont le symptôme le plus terrifiant. Quand Dieu n'est pas au centre, quand la foi ne détermine plus l'action, quand elle n'oriente plus et n'irrigue plus la vie des hommes, alors de tels délits deviennent possibles. Comme le disait encore Benoît XVI: «Pourquoi la pédophilie a-t-elle atteint de telles proportions ? En dernière analyse, la raison en est l'absence de Dieu. » On a, en effet, formé des prêtres sans leur enseigner que le seul point d'appui de leur vie est Dieu, sans leur faire expérimenter que leur vie n'a de sens que par Dieu et pour lui. Privé de Dieu, il ne leur est resté que le pouvoir. Certains ont sombré dans la logique diabolique des abus d'autorité et des crimes sexuels. Si un prêtre ne fait pas quotidiennement l'expérience qu'il n'est qu'un instrument, alors il risque de s'enivrer d'une sensation de puissance. Si la vie d'un prêtre n'est pas une vie consacrée, alors il est en grand danger d'illusion et de déviation.

La face de l'Église a été souillée par le péché de ses fils. Mais aujourd'hui apparaît à nouveau le vrai visage de l'Église. Il resplendit chez ces prêtres courageux qui vont assister les mourants au péril de leur vie, chez ces prêtres qui portent leur peuple dans la prière silencieuse et secrète.

Les chrétiens sont affaiblis par leur manque de foi. Certains chrétiens semblent vouloir se priver de cette lumière. Ils se contraignent à voir le monde avec un regard sécularisé. Pourquoi? Est-ce un désir d'être acceptés par le monde? Un désir d'être comme tout le monde?

Je me demande si, au fond, cette attitude ne masque pas tout simplement la peur qui nous fait refuser d'entendre ce que Jésus lui-même nous dit: « Vous êtes le sel de la terre. [...] Vous êtes la lumière du monde » (Mt 5,13-14). Quelle responsabilité! Quelle charge! Renoncer à être le sel de la terre, c'est condamner le monde à rester fade et sans goût, renoncer à être la lumière du monde, c'est le condamner à l'obscurité. Nous ne devons pas nous y résoudre !

Que faire?

Il y a, chez beaucoup de chrétiens, une répugnance à témoigner de la foi ou à porter au monde la lumière. Notre foi est devenue tiède, tel un souvenir qui s'estompe peu à peu. Elle devient comme un brouillard froid. Alors nous n'osons plus affirmer qu'elle est l'unique lumière du monde. Pourtant, nous avons à témoigner non de nous-mêmes, mais de Dieu qui est venu à notre rencontre et s'est révélé.

Il est temps d'arracher les chrétiens au relativisme ambiant qui anesthésie les cœurs et endort l'amour! On mesure, à notre apathie devant les déviations doctrinales, la tiédeur qui s'est installée parmi nous. Il n'est pas rare de voir enseignées de graves erreurs dans les universités catholiques ou dans les publications officiellement chrétiennes. Personne ne réagit! Prenons garde, un jour les fidèles nous demanderont des comptes. Ils nous accuseront devant Dieu de les avoir livrés aux loups et d'avoir déserté notre poste de pasteur défendant la bergerie.

Notre foi conditionne notre amour pour Dieu. Défendre la foi, c'est défendre les plus faibles, les plus simples, et leur permettre d'aimer Dieu en vérité. Il y va du salut des âmes, des nôtres et de celles de nos frères. Le jour où nous ne brûlerons plus d'amour pour notre foi, le monde mourra de froid, privé de son bien le plus précieux.

Qui aujourd'hui se lèvera pour annoncer aux villes d'Occident la foi qu'elles attendent ? Qui se lèvera pour annoncer l'Évangile aux musulmans? Ils la recherchent sans le savoir. Ils se tournent vers l'islamisme parce que l'Occident leur offre comme unique religion la société de consommation. Nous ne pouvons plus nous dire croyants et vivre en pratique comme des athées!

Vous qui êtes au cœur de l'Église et de son centre de décision qu'est le Vatican, quel regard portez-vous sur l'Église aujourd'hui?

Le centre de l'Église n'est pas l'administration vaticane. Le centre de l'Église est dans le cœur de tout homme qui croit en Jésus-Christ, qui prie et qui adore. Le centre de l'Église est au cœur des monastères. Le centre de l'Église est surtout dans chaque tabernacle parce que Jésus y est présent. On ne peut juger l'Église avec des critères mondains. Elle n'a que faire des sondages. Elle n'est pas là pour être influente dans le monde. L'Église redit à la suite de Jésus: «Je ne suis né et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix» (Jn 18,37). Les chrétiens seront toujours indignes de cette mission, mais l'Église sera toujours là pour témoigner du Christ. •